

{Aline a lu} Les mots sans les choses, d'Eric Chauvier

aline-allein.fr

J'ai découvert Eric Chauvier lorsqu'il s'est fait le défenseur des zones périurbaines, il y a quelques années de cela (drôle d'idée ? [Jugez plutôt](#)). Aujourd'hui, il nous enjoint dans [Les mots sans les choses](#) de nous réapproprier le langage (désaffecté), nous encourage à être davantage en prise avec notre quotidien. Son terrain d'analyse (SON ordinaire) peut surprendre : il évoque successivement les aspirations d'un jeune Séquano-Dionysien*, la santé de son épouse, le diagnostic du médecin de cette dernière, les aléas de la vie d'un ouvrier saisonnier homosexuel... j'en passe.

*je rêve de placer ce gentilé depuis que j'ai appris qu'on appelait ainsi les habitants du 9-3



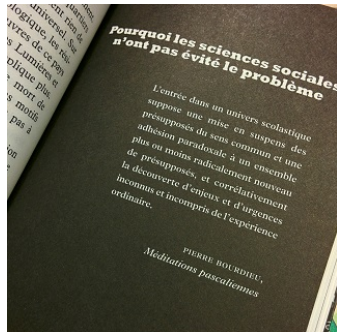
Partisan de la méthode "inductive", qui vise à tirer une théorie d'une situation singulière, sa démarche a le mérite de mettre les sciences humaines à hauteur d'homme. Il nous livre une sorte de carnet de notes amélioré, plutôt que les résultats "secs" d'une enquête anthropologique.

Son cheval de bataille, c'est la pragmatique du langage : le sens et l'usage des mots. Eric Chauvier nous démontre, à grand renfort d'exemples, que la tendance à plaquer des concepts sur notre vécu pour mieux étouffer notre vision du réel est un travers de notre époque : *le care, la ville globale, la justice sociale, le fait religieux*. Tous ces concepts brevetés par un langage pathologique nous empêchent d'analyser les situations. En réduisant les choses (et les individus) à des concepts déconnectés de la réalité, en usant d'une langue "carencée", nous sommes plongés en pleine fiction théorique.

Tremblez.

Rappelons que dans le même genre, Eric Chauvier s'est penché sur l'usage des injonctions du type "*C'est que du bonheur*" (extrait du remarquable ouvrage éponyme [ici](#)). Amusez-vous à en compter les occurrences dans *L'Amour est dans le Pré* et vous comprendrez ce que l'auteur entend par "aliénation du langage".

Est-ce que j'ai apprécié la lecture de cet essai ? Mouais. Le fond m'a plu, la forme ne m'a pas emballée : l'auteur se démarque par son style, à la croisée de l'anthropologie et de la littérature. C'est sa marque de fabrique, il la revendique. Dans *Contre Télérama*, j'avais aimé ce positionnement "terrain". Néanmoins, les anecdotes insérées dans *Les mots sans les choses*, si elles nous permettent d'explorer son ordinaire, ne servent pas correctement son propos. Elles ne sont pas toujours bien choisies. Les théories qu'ils tirent de certaines expériences personnelles paraissent parfois quelque peu... "capillotractées". L'aspect fragmentaire du recueil m'a dérangée aussi, j'aurais aimé de vraies transitions d'un chapitre à l'autre. Surtout quand ils débutent par d'assommantes citations.



(J'aime beaucoup Pierre Bourdieu mais quand même !)

Ce petit bouquin a cependant rempli sa mission : me faire réfléchir et me rendre plus attentive aux mots que j'emploie - je ne parlerai plus d'*hystérique* ou de *parano* à l'emporte-pièce, que je lis ou que j'entends.

Extraits

Partout, les défenseurs de la théorie du genre se répandirent en concepts imprécis, inappropriés, pour ne pas dire éthérés : “care”, “féminicide”, “ordre genré”. Plus qu’un lobbying culturel, ces nouvelles études sur les marges devinrent avant tout des lobbyings conceptuels. La culture et les médias de masse furent intégralement frappés par cette nouvelle maladie du langage. Les débats de société n’existèrent plus autrement que sous la chape morale de ces nouvelles sciences qui semblaient si bien poser les questions contemporaines (...)

Le slogan “Tous pourris” n’est plus d’actualité. “Tous malades” paraît plus approprié (...) Pour contrer la gauche et la droite, l’extrême droite de ce pays se plaît, par exemple, à agiter le spectre de la langue de bois (...)

Annoncer qu’il est mal de pratiquer la langue de bois est un non sens. Pour le déjouer, il faut savoir maîtriser les connaissances d’arrière-plan susceptibles de justifier la valeur descriptive des propos.